



**bruno
manser
fonds**

respectons la forêt tropicale

**Long Lamai – un village dans
la forêt pluviale lutte pour ses droits coutumiers**

tong tana

Mars 2013

www.bmf.ch

Long Lamai – un village dans la forêt pluviale lutte pour ses droits coutumiers

Annina Aeberli

Ces prochaines semaines, le premier cas de droits coutumiers préparé par le Bruno Manser Fonds en collaboration avec les Penan sera saisi en Malaisie. Le village de Long Lamai espère enfin pouvoir obtenir une reconnaissance étatique de son territoire coutumier.

Le but est proche: les Penan de Long Lamai vont pouvoir faire valoir leurs droits territoriaux devant les tribunaux. La date de l'audience a été fixée en mars. Les préparatifs pour le grand jour, où ils devront faire face au gouvernement du Sarawak et au groupe forestier Samling, tournent à plein régime. Les Penan jouent le va-tout: leur forêt pluviale, leur village, leur histoire et leur avenir.

Engagement inlassable

Les Penan de Long Lamai, une des zones de forêt vierge les plus isolées de Malaisie sur le cours supérieur du Baram, ont préparé ce moment depuis plus de dix ans. C'est en 2005 que le village de 400 âmes a débuté à cartographier la région de sa commune et à

enregistrer la tradition orale de sa culture et de son histoire dans le cadre du projet de Community Mapping du Bruno Manser Fonds. Sur cette base, le chef Balare Jabu – dans l'intervalle décédé – et les villageois ont déposé une plainte territoriale contre le gouvernement du Sarawak et le groupe forestier malais Samling. Cinq Penan ont fait valoir des droits territoriaux pour une superficie d'environ 310 kilomètres carrés de forêt pluviale et de terres agricoles au nom de tout le village. Détail piquant vu depuis la Suisse: trois mois avant le dépôt de la plainte des Penan en juin 2007, le Crédit Suisse menait le groupe Samling à la bourse de Hong Kong.

Long Lamai, à proximité de la frontière indonésienne, est un des plus anciens villages penans, simultanément un des plus grands. Les nomades de la forêt vierge s'y sont sédentarisés dans les années 1950 déjà sur la rivière Balon, leur site actuel, suivant les recommandations de l'ancienne administration coloniale britannique. Le plaignant principal, aujourd'hui décédé, a lui-même fondé le village à cet emplacement. Après sa mort, son fils Wilson Balare a été nommé nouveau chef et principal plaignant.

Les intimés, Samling et le gouvernement du Sarawak, se sont tout d'abord défendus avec l'argument que les Penan auraient déposé leur plainte trop tard, la licence de défrichage ayant été remise en 1995 déjà. Cependant, le gouvernement fédéral malais a rejeté l'argumentation en octobre dernier et ainsi ouvert la voie pour une procédure juridique de clarification des droits coutumiers. Pour le célèbre avocat des droits coutumier et leader d'opposition



Équipés de GPS, les Penan cartographient leur territoire coutumier



Les Penan cartographient une zone de la forêt pluviale de Bornéo de 310 km² dans le cadre du projet de Community Mapping du Bruno Manser Fonds

Baru Bian, qui représente les Penan dans cette affaire, cette décision a une grande portée: «Plusieurs cas pendants ont attendu un tel verdict. Cela influencera la jurisprudence en matière de droits coutumiers indigènes.»

L'enjeu est de taille: le tribunal va-t-il reconnaître les droits territoriaux traditionnels des Penan ou ceux-ci vont-ils perdre à jamais la chance d'une reconnaissance étatique? Pour ces anciens nomades qui ne connaissent pas l'écriture, apporter des preuves s'avère extrêmement difficile. Pourtant, Baru Bian est convaincu qu'il y a une chance de gagner, grâce à une argumentation à deux niveaux: tout d'abord, le tribunal devra reconnaître le mode de vie nomade des Penan, avec ses différentes facettes. Il faut ainsi admettre que les Penan ont utilisé depuis des siècles les sagoutiers pour l'alimentation ou l'arbre Tajem pour la fabrication du poison à flèches. Cette utilisation a laissé des traces dans la forêt, qu'il convient d'identifier aujourd'hui sur place. Cela devrait permettre de démontrer que les Penan ont disposé de leur territoire depuis longtemps et qu'ils ont de ce fait un droit à obtenir un titre territorial officiel.

Les dernières preuves continuent d'être rassemblées sur divers fronts. Nos avocats au Sarawak et leur équipe se concentrent sur l'étude de littérature, afin de mieux documenter le mode de vie des Penan. En outre, ils recherchent des témoins qui auraient rendu visite aux Penan par le passé et peuvent de la sorte témoigner de leur culture et de l'emplacement de leur lotissement. Il existe par

exemple un tel document d'époque de l'anthropologue britannique décédé Rodney Needham. Celui-ci a réalisé des photographies des Penan de Long Lamai dans les années 1950 (cf. photo) et mis ses images à la disposition du Bruno Manser Fonds.

De leur côté, les Penan de Long Lamai continuent à cartographier leurs terres. À l'heure actuelle, deux équipes de quatre à cinq personnes chacune serpentent la forêt. Elles relèvent les coordonnées GPS des derniers éléments importants attestant leur culture et de l'utilisation des terres. Ces points démontrent l'utilisation historique des terres des Penan et justifient ainsi la prétention légitime de disposer de leurs territoires coutumiers. ■



Famille penane. Photo originale des années 1950 de Rodney Needham

Instantanés dans la forêt pluviale des Penan

Sebastian Steiger a passé trois mois en Malaisie dans le cadre de son stage effectué au Bruno Manser Fonds. Dans le Haut-Limbang, il a notamment installé deux conduites d'eau en collaboration avec les Penan de Long Gitta et de Ba Nyakit, approvisionnant ainsi 17 ménages en eau potable. En outre, il a offert un soutien organisationnel et logistique pour la construction d'un bâtiment à Long Tevenga. Il nous présente sous forme de journal ses expériences avec les Penan dans la forêt pluviale.

En route dans la forêt:

«Ton ami?», lance Bujang. «Oui, je vais lui faire visiter mon village», explique Ketua, de Long Gitta, au conducteur de la Jeep. Le véhicule est chargé: 80 tôles ondulées, des scies à bois, des clous. Les fils de Bujang nous accompagnent, le trajet dans la forêt va se transformer en expédition familiale tranquille avec pique-nique à la clé. Les jeunes sont déçus du bruit de l'autoradio. Au mieux ils ouvrent encore leurs yeux lorsque la lumière change brièvement en raison de la poussière et de la masse d'un «timber lorries» croisant en sens inverse.

Nous nous déplaçons vers le Haut Limbag. Tel un monstre insatiable, un gigantesque enchevêtrement de routes de bûcherons sillonne les collines vertes, se faufile à travers les plus petites dépressions et vallées. Des heures durant, nous éprouvons les réseaux bruns des images satellites. De temps à autre un camp de bûcherons. Autrement, pas âme qui vive. Soudain, on aperçoit deux hommes accroupis à l'ombre, en bordure de route, avec leurs sarbacanes. Nous déchargeons rapidement le matériel. Bujang est pressé car des nuages menaçants cachent le soleil du soir. Plus d'une fois son voyage de retour s'est rallongé d'une nuit en raison de la pluie.

La Jeep est repartie. Seul le grésillement dans les hautes herbes le long de la route vient troubler le silence. Nous dissimulons les tôles ondulées à quelques mètres de là, dans la forêt, et nous répartissons le reste du matériel de construction avant de prendre le chemin en direction de Long Tevenga.

Sur le chantier

Ketua a déjà scié les planches en précieux bois de méranti (pas de risque qu'elles ne tiennent pas!) pour coffrer la digue du bassin de rétention. «De quelle longueur avons-nous besoin?» me demande-t-il. Trois mètres, nous avons mesuré ensemble. Elles font deux bons mètres, il faudra improviser. L'espace est étroit, les berges du ruisseau abruptes. Impossible de le dévier. Une couche de sol tropical imperméable nous aide à collecter l'eau quelques mètres au-dessus du barrage. Au moyen d'une conduite en



Enfin de l'eau dans le village!

plastique, nous dirigeons l'eau à travers les parois du coffrage. Espérons qu'il ne pleuve pas, la capacité maximale de la conduite est déjà atteinte. Nous remplissons quelque deux tonnes de sable, de ciment et de pierres dans le coffrage de la digue. Les femmes ont porté la majeure partie du matériel il y a plusieurs jours depuis les berges du Limbang, à quelque 100 mètres en aval. Deux semaines plus tard, des poissons minuscules visitent les nouvelles berges du lac de rétention.

Dans l'église

Le gong de l'église de Ba Nyakit résonne sans cesse. C'est un tronc d'arbre à moitié évidé qui est frappé de plus en plus

rapidement. Nous l'entendons très bien en bas, à Long Gitta. Ceux qui veulent gravissent le sentier escarpé vers Ba Nyakit. L'église est neuve et pourrait accueillir le double de la population actuelle du village. Les places assises tout derrière ou près des parois latérales sont très prisées. Assis, nous chantons, prions et écoutons, durant près de trois heures. Ensuite on discute en plénum quand, où et comment construire la digue pour Long Gitta, quels champs de riz doivent encore être cultivés, quelles conduites d'eau utilisées dans quel village.

Sur le rocher

Quelle stridulation perçante! Un à deux grillons au maximum crissent à qui mieux mieux sur l'autre rive pour flirter. Il doit être à peine 18 heures. Sur un gros rocher, au milieu des eaux brunes du Limbang, des jeunes gens se rassemblent en nombre croissant. On plaisante et rit à haute voix. Puis la première victime est poussée à l'eau. Les habitants plus âgés observent d'un œil visiblement amusé le spectacle dans la rivière. Ce soir je rentre un peu plus tôt au village, car l'expérience des soirées précédentes m'a appris que les moustiques sont particulièrement nombreux et voraces près du fleuve.

Devant le petit écran

Dans la maison du chef, on présente aujourd'hui «Laki Penan» (un film sur Bruno Manser). Attirées par le bruit du générateur, une vingtaine de personnes s'y retrouvent. Certains sautent sur l'occasion pour recharger leur téléphone mobile et attendent



Sebastian Steiger lors de son engagement au Sarawak

qu'une place se libère dans la prise. D'autres se reconnaissent dans le film et semblent visiblement fiers. «Tu comprends ce que Bruno chante?», me demande-t-on. Je ris et tente de leur expliquer le texte de la chanson de Bruno. Ensuite c'est Jackie Chan qui occupe l'écran, jusqu'à ce que le DVD hésite. Alors il commence à pleuvoir, le bruit est assourdissant. Nous nous resserrons, évitons les gouttes tombant du toit. Et soudain la lumière disparaît. C'était le reste de benzine.

Je repars un jour plus tôt que prévu. Un homme d'âge moyen de Ba Nyakit présente de fortes douleurs abdominales, il faut l'emmener sans tarder à l'hôpital. «Quand reviendras-tu?» Je ne sais pas. Une fois, c'est sûr. ■



«Chaque groupe penan possède une mémoire médicinale collective»

Interview: Annina Aeberli

Le médecin suisse Martin Rohacek raconte ses engagements médicaux volontaires pour le Bruno Manser Fonds dans la forêt pluviale du Sarawak.

Tong Tana: Comment se représenter tes engagements médicaux auprès des Penan?

Martin Rohacek: Avec mes accompagnants, nous nous déplaçons à pied dans la forêt pluviale, de village en village. Nous marchions deux à cinq heures tous les jours, parfois même six ou huit heures. Nous ne restions généralement qu'une nuit dans un village penan, jamais plus de deux. Les villageois venaient tous ensemble en groupe, et je les examinais un à un, le plus souvent le soir, quelques fois le matin aussi. Nous posions le diagnostic et réalisions le traitement. Sur une base uniquement clinique il va de soi, nous n'avions ni laboratoire ni radiographies. Selon les besoins, je leurs conseillais de se rendre à l'hôpital. Les Penan ne s'y rendent pas volontiers du tout, car ils ont peur de la ville. La plupart du temps ils n'y connaissent personne, certains n'y ont encore jamais été et ne savent pas où passer la nuit. En outre, ils ne veulent pas dépenser l'argent pour le transport.

Tu as mentionné que les Penan venaient toujours en groupe pour se faire examiner. Comment te l'expliques-tu?

Chaque groupe Penan a une mémoire collective, une souffrance collective et des besoins collectifs. Lorsque tu demandes à quelqu'un où il a mal, il passe souvent la question à d'autres et le groupe entier discute où ça fait mal. C'est sûrement aussi une des raisons pour lesquelles ils ne veulent pas se rendre à l'hôpital, parce qu'ils s'y retrouvent seuls et la mémoire collective ne fonctionne pas. Chaque groupe se perçoit comme un collectif.

Quel est pour toi le plus grand défi lors de tes engagements?

Au début, c'était la langue. Il me restait quelques bribes de Penan de mon premier engagement, mais il m'a fallu du temps pour que ça revienne vraiment. Une fois que ça fonctionnait avec la langue, le plus difficile était le déplacement de la limite du moi. Tu dois déplacer ou dissoudre ta limite du moi. Tu dois oublier l'idée que tu es par exemple seul là-bas, sinon tu deviens fou. Il y a toujours un animal quelconque: fourmi, moustique minuscule ou abeille qui est assis sur toi et est en concurrence avec toi pour ta place. Il faut accepter les insectes comme appartenant au corps. Mais tu ne peux pas non plus totalement dissoudre cette limite du moi, car ce serait problématique si par exemple un serpent venimeux ne te dérangeait pas. Tu dois toujours redéfinir cette limite du moi et l'adapter à la situation. Ça demande beaucoup d'énergie.



Le médecin Martin Rohacek durant son engagement volontaire: traverser des rivières à fort courant faisait aussi partie de ses tournées quotidiennes

Quels sont les souvenirs les plus beaux ou les plus intenses de ton dernier voyage?

La nature est magnifique, par exemple lorsqu'on se baigne dans la rivière au milieu de la forêt pluviale ou que l'on dort dans un hamac dans la forêt. Mais la cordialité des gens est aussi très belle. À peine arrivé, tu es immédiatement intégré à la communauté. Chaque communauté penane est un système clos. Chaque village a un caractère collectif, par exemple joyeux, paranoïaque ou hystérique. Mais il y a souvent de nouveaux éléments qui s'intègrent au système clos et qui deviennent partie intégrante du tout. Quand quelqu'un comme moi se présente, il est aussi immédiatement intégré, nourri, et on s'occupe de lui. C'est très beau de vivre cela et ça aide à supporter la solitude. Le contraste avec notre réalité de vie nous pousse à réfléchir à notre propre mode de vie.

Qu'est-ce qui te frappe lorsque tu réfléchis à notre culture de cette perspective extérieure?

Le contraste met clairement en évidence notre individualisme. Quelque chose m'appartient. Je suis ici et tu ne peux pas être ici. C'est beaucoup moins prononcé chez les Penan, car ils ont une vie collective. Tu peux aller où tu veux, tu ne seras jamais exclu. Il existe bien entendu aussi des territoires de chasse desquels d'autres groupes sont exclus. Mais c'est beaucoup moins strict. Les jeunes Penan veulent désormais aussi avoir des téléphones mobiles et des motos. La possession individuelle prend aussi de plus en plus de place chez les Penan. On se demande pourquoi

ces choses sont si importantes. Elles ont également pris leur place ici. Pourquoi est-ce justement ce mode de vie, notre mode de vie, qui a pris le pas?

Par le passé, tu as travaillé pour de grandes organisations internationales. Que penses-tu du mode d'action et de l'efficacité du BMF sur le terrain?

Le BMF et ses projets sont très appréciés des Penan. On s'extasie encore aujourd'hui devant Bruno Manser. Nous avons atteint 2100 personnes et leur avons donné la possibilité de faire un examen médical, et 1000 d'entre elles ont saisi cette opportunité. L'ensemble du projet a coûté 8000 euros, billet d'avion compris. Nous avons donc dépensé 4 euros par personne atteinte. C'est très peu. Lors de mon dernier voyage, 56 % des personnes examinées avaient besoin d'un traitement, soit davantage que du paracétamol. Pour plus d'un tiers j'ai pu traiter et résoudre le problème sur place. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Qu'est-ce que tu souhaites pour les Penan? Et que souhaites-tu transmettre au BMF?

Je souhaite naturellement que l'on diminue les défrichages. Le mode de vie des Penan va, selon le groupe, des nomades qui ne possèdent pas de champ de riz et ne vivent que de la forêt, à la société moderne des téléphones mobiles, machines à laver et motos, en passant par le mode de vie semi-nomade agricole. Il faut permettre aux nomades qui souhaitent perpétuer ce mode de vie de pouvoir le faire. Ce serait vraiment beau que chaque groupe

puisse vivre comme il le souhaite. Les Penan qui souhaitent avoir une machine à laver et travailler pour le groupe pétrolier malais Petronas, qui justement construit une conduite de gaz à travers une zone de vie des Penan, doivent tout autant avoir leur place que ceux qui souhaitent continuer à choisir le style de vie nomade. Le BMF pourrait mieux admettre qu'il y a aussi des Penan qui vivent des défrichages et du gaz naturel.

Que va-t-il se passer avec les Penan qui vivent dans leurs villages et souhaitent vivre un style de vie «moderne» lorsqu'il n'y aura plus de forêts?

C'est évident que les Penan tomberont dans la misère dans leurs villages une fois qu'il n'y aura plus d'arbres. On voit aujourd'hui déjà un grand nombre de jeunes gens dans les villages qui n'ont pas de formation et boivent de la bière. Une fois que les arbres et les camps de bûcherons seront partis, les seuls emplois pour ces gens auront disparu. Certains trouveront un job en ville, mais la majorité ira gonfler les bidons-villes. Ces jeunes gens ont besoin d'aide. C'est justement ceux-ci qui en ont probablement le plus besoin.

Martin, merci de nous avoir fait part si ouvertement de tes expériences personnelles et de tes réflexions.

Dr. med. Martin Rohacek

Martin Rohacek, 43 ans, a étudié la médecine à Zurich. Ensuite il a travaillé dans différents hôpitaux en médecine interne ainsi qu'en médecine d'urgence. En 2012, il a quitté son emploi au centre d'urgence de l'Hôpital de l'Île à Berne, afin de réaliser un second engagement médical pour le Bruno Manser Fonds auprès des Penan. Durant son engagement de 10 mois, il a visité 44 des 65 villages penans.



Nouvelles brèves



Procédure pénale UBS-bois tropical: le Tribunal pénal fédéral n'admet pas de plaignants

La Chambre de recours de Tribunal pénal fédéral a décidé, le 12 décembre 2012, que le Bruno Manser Fonds et 256 citoyens malais ne pourraient pas se porter plaignants dans la procédure pénale en cours contre UBS. Le Ministère public de la Confédération avait ouvert le 29 août 2012 une procédure pénale contre UBS et contre inconnu sur la base d'une dénonciation du Bruno Manser Fonds. La banque est soupçonnée d'avoir blanchi plus de 90 millions de dollars US de fonds provenant de la corruption liée au

commerce illégal de bois tropicaux en Malaisie.

Fortune de Taib: dénonciation pénale de quatre banques

Au mois de janvier, le Bruno Manser Fonds a déposé une dénonciation pénale auprès du Ministère public de la Confédération contre les banques UBS, Edmond de Rothschild, Pictet & Cie et la Deutsche Bank en raison du soutien présumé à une organisation criminelle. La dénonciation est dirigée contre les relations d'affaires des banques avec la famille du potentat malais Taib. Le Bruno Manser Fonds s'associe ainsi à une dénonciation pénale du conseiller national PS Carlo Sommaruga, lequel exige du Ministère public de la Confédération qu'il classe le clan Taib comme organisation criminelle et gèle ses fonds. Via une motion déposée au Conseil national, Carlo Sommaruga et 21 cosignataires exigent également du Conseil fédéral un gel immédiat des avoirs de Taib.

Le potentat Abdul Taib Mahmud («Taib») dirige le gouvernement de l'État malais du Sarawak, à Bornéo, depuis 1981. Il est le premier responsable et le principal bénéficiaire des défrichages de la forêt pluviale du Sarawak, un État dont la superficie affiche trois fois celle de la Suisse. Taib, ses quatre enfants et neuf frères et sœurs se sont enrichis systématiquement grâce à la corruption, l'abus de pouvoir et la mise en place de différents monopoles. La fortune de la famille est estimée à 20 milliards de dollars US.

Victoire pour les autochtones: une entreprise australienne de construction de barrages quitte le Sarawak

Fin 2012, les autochtones Peter Kallang et James Nyurang, natifs de la région du Baram au Sarawak, ont voyagé durant deux semaines à travers l'Australie. Ils ont expliqué au public australien le rôle d'Hydro Tasmania, une entreprise hydroélectrique

tasmanienne étatique, dans le soutien à la construction d'une série de barrages hydroélectriques au Sarawak. Hydro Tasmania a non seulement évalué la faisabilité de plusieurs barrages au Sarawak, mais a également mis jusqu'à 15 employés à disposition de l'entreprise électrique Sarawak Energy, dans le but de lui assurer les connaissances nécessaires à la réalisation des barrages. Le prochain barrage devant être construit inonderait la patrie de Peter Kallang et de James Nyurang, les villages et forêts le long du fleuve Baram.



Leur voyage a mené les deux chefs autochtones chez des soutiens à Sydney et à Melbourne, chez les parlementaires à Canberra et au siège d'Hydro Tasmania en Tasmanie. La pression a porté ses fruits: lors de la rencontre avec le directeur d'Hydro Tasmania en fin de voyage, celui-ci a fait savoir que son personnel mis à disposition de Sarawak Energy serait immédiatement réduit. C'est une victoire d'étape importante pour la campagne anti-barrages du Bruno Manser Fonds et des autochtones concernés.

International Hydropower Association poussé à renoncer à sa conférence

Le Bruno Manser Fonds exige de l'«International Hydropower Association» (IHA) qu'elle annule sa conférence bisannuelle sur l'énergie hydroélectrique. L'association dont le siège est à Londres s'est donné comme mot d'ordre d'encourager l'énergie hydroélectrique durable. La conférence de

cette année, prévue au Sarawak, contredit toutefois ce principe: le gouvernement du Sarawak prévoit en effet de déplacer des dizaines de milliers d'autochtones pour construire des barrages hydroélectriques, sans leur donner de droit d'intervention et sans publier les études d'impact sur l'environnement réalisées. Cela contredit tous les standards usuels, y compris ceux de la branche.

L'hôte de la conférence, le chef du gouvernement Abdul Taib Mahmud, est lui-même le premier à profiter des barrages hydroélectriques: sa famille possède plusieurs entreprises impliquées dans la construction, ainsi qu'un monopole sur le ciment. Le Bruno Manser Fonds a rendu attentif au fait que le gouvernement du Sarawak se sert de l'IHA pour du greenwashing.



Impressum

Dans la langue des Penan de la forêt pluviale du Sarawak (Malaisie), «Tong Tana» signifie «dans la forêt».

Éditeur: Bruno Manser Fonds

Association pour les peuples de la forêt pluviale

Socinstrasse 37, CH-405 1 Bâle

Téléphone +41 61 26 1 94 74

Courriel: info@bmf.ch

Internet: www.bmf.ch

Rédaction: Annina Aeberli, Sebastian Steiger

Images: BMF, Rodney Needham

Traduction: Gaïa traductions

Graphisme: moxi ltd., Bienne

Impression: Grempfer AG, Bâle

Production et expédition: WBZ, Reinach BL

Imprimé sur du papier 100% recyclé

(Lenza Top Recycling).

Envoi des dons: Postfinance, compte 40-5899-8

ou Banque Coop, CH-4002 Bâle

compte 421329.29.00.00-5

IBAN: CH8808440421329290000

SWIFT: COOPCHBB

Page de titre: Deux hommes Penan. Photo originale des années 1950 de Rodney Needham 